

5^e Année (Nouvelle Série). — N° 124.

Le Numéro : 0 fr. 75

29 Juillet 1918

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nord 28-07)



MISS VERNON CASTLE

dans

LA MARQUE DE CAÏN (PATHÉ)



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

Nos derniers Succès de la Série "Blue Bird" :

LORD D'UN JOUR

Comédie Dramatique en 3 Parties
interprétée par FRANKLIN FARNUM

LA ROMANESQUE SUZANNE

Comédie Sentimentale en 4 Parties
interprétée par VIOLET MERSEREAU

CŒUR SAUVAGE

Grand Drame en 4 Parties
interprété par RUTH CLIFFORD

LA BELLE VERANIDA

Grand Drame en 4 Parties
interprété par CLEO MADISON

Prochainement :

Miss VERNON CASTLE

la talentueuse créatrice
de

CŒUR D'HÉROÏNE

dans

LA MARQUE DE CAÏN

poignant
drame
américain



Consortium

PATHÉ FRÈRES
Concessionnaires

Consortium

LES GRANDES EXCLUSIVITÉS

GAUMONT



L'ANGE DU CHANTIER

COMÉDIE DRAMATIQUE
EN 4 PARTIES

INTERPRÉTÉE PAR

LOUISE HUFF

ET

JACK PICKFORD



PARAMOUNT PICTURES

COMPTOIR CINÉ-LOCATION GAUMONT

28 RUE DES ALOUETTES

ET SES AGENCES RÉGIONALES

5^e Année — N^o Série N^o 124

Le Numéro: 0 fr. 75

29 Juillet 1918

LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

CINÉMATOGAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an 25 fr.
Six mois 13 fr.

ETRANGER

Un an 30 fr.
Six mois 18 fr.

Directeur :

HENRI DIAMANT-BERGER

Rédacteur en Chef :

LOUIS DELLUC

Rédaction et Administration :

28, Rue du Delta
PARIS

Téléphone : NORD 28-07



Exportation



Notre exportation souffre cruellement, pour deux raisons également graves. D'abord elle n'existe pas, ensuite elle n'a rien à exporter. Chacune de ces raisons suffit à rendre l'autre inutile, mais comme c'est l'avis des éditeurs, ils se contentent de ne pas l'organiser, parce qu'ils n'ont rien de vendable, et de ne rien tourner, parce qu'ils n'ont pas de moyens de vendre. Il faudrait pourtant commencer par quelque chose.

Insensiblement les comptoirs de nos maisons à l'étranger sont devenus des organismes indépendants, producteurs ou loueurs; ils ont acquis le mépris de la maison-mère et, malgré les vœux ou les ordres de leurs patrons, négligent le produit français parce que, personnellement, les directeurs de ces agences ont autre chose à faire que de se vouer à son placement. L'expérience leur a trop souvent donné raison pour que leur conduite ne semble pas à peu près normale aux éditeurs. Peut-être même dans le passé et dans le présent ne sont-ils pas encore coupables de mauvaise volonté. J'ai peur, en tout cas, qu'ils le deviennent. Je me souviens avoir envoyé l'an dernier un film français en Angleterre. Sur mon insistance, l'agent choisi me répondit que ce film était idiot et n'avait aucune chance de plaire aux acheteurs. Quelques jours après il me récrivait pour me demander certains papiers qui lui permettraient de retirer de la douane le film qui venait seulement d'arriver. Il avait d'avance préparé son opinion et je ne le sus qu'à la faveur d'une irrégularité dans l'envoi. Refusa-t-il de se donner un nouveau démenti, avait-il raison, il ne vendit pas le film, mais ce film eut été un chef-d'œuvre que sa conduite eut été la même, je pense et je

crains qu'elle n'ait été symptomatique d'un état d'esprit redoutable. Nous ne sommes pas plus idiots que d'autres; notre état d'esprit n'est pas spécialement celui d'une race inculte, inférieure et bornée. Les films français qui nous plaisent ne sont pas tous si exclusivement français qu'on veut bien le dire. Sans prétendre qu'ils soient dignes de figurer à l'étranger, je persiste à croire qu'il n'y a aucune impossibilité absolue, que des agents actifs et dévoués, et susceptibles d'un effort d'adaptation peu coûteux pourraient dès à présent tirer un modeste parti de quelques-unes de nos productions.

Je crois qu'ils n'y tiennent pas, malgré l'intérêt évident de leurs éditeurs, de leurs patrons, de leur maison. Avec notre production actuelle et passée, le mal n'est pas immense, car nous ne saurions équitablement en attendre un résultat sérieux, mais l'attitude de ces agents ne se perpétuera-t-elle pas dans une certaine mesure, lorsque notre effort commencera à améliorer la valeur morale et marchande du film français? Les intermédiaires ont la fâcheuse habitude de renchérir encore sur les difficultés possibles. Ils cherchent à présent dans le public qui n'en peut mais, de troubles justifications de leur pusillanimité. Ils se laissent aller à forger des systèmes et à s'exagérer eux-mêmes des difficultés qu'ils n'essaiment plus de vaincre. Lorsqu'un commerçant montre un peu d'audace, on s'étonne de le voir réussir là où ses prédécesseurs fortement établis échouaient tranquillement. Nous le savons pardieu bien que les films français sont difficiles à vendre sérieusement, qu'ils ne présentent ni la

Arènes Sanglantes. Fabiola. Néron et Agrippine. Le Mariage de Ketty. La Rançon du Passé. Quo Vadis?

quantité suffisante pour créer un marché, ni la qualité pour forcer les barrages, mais nous voudrions être sûrs que tout est fait, même l'impossible, pour leur assurer toutes les chances, pour en tirer jusqu'au dernier centime, tout ce qu'ils sont susceptibles de rendre.

Cette certitude, nous ne pouvons l'avoir, nous ne l'avons pas, et c'est tant pis, car elle nous serait d'un précieux encouragement. Il est facile, me dira-t-on, de prétendre qu'on aurait pu faire ceci, qu'on devrait faire cela. C'est avec de pareils arguments qu'on ferme les oreilles à toute critique et que le sentiment acerbe de l'infailibilité entête aux erreurs conscientisées et organisées. Je ne doute pas de la bonne volonté des éditeurs dont les intérêts sont trop évidents pour que je puisse les soupçonner de folie, mais je me demande avec anxiété si la confiance qu'ils ont en leurs agents et employés est pleinement justifiée. Le seul moyen pourtant de faire des affaires à l'étranger est d'y entretenir des agents sur place, mais il faudrait avoir le courage de les empêcher de se mêler d'affaires intérieures et, par conséquent, de les laisser à leur seul souci normal; la vente des films français. Que nos maisons s'entendent, comme l'ont fait les libraires pour avoir un agent unique par pays si elles ne se sentent pas susceptibles de fournir chacune à elle seule un matériel de vente suffisant.

Il faut agir pour que l'effort intérieur ne soit pas fait en pure perte.

Il faut agir!... Si on parlait?

HENRI DIAMANT-BERGER.

Le procès Malvy

A propos du procès Malvy, je considère qu'il est de mon devoir de rappeler un fait précis qui peut être de nature à fixer l'opinion sur un point. En août 1917, je fus convoqué par M. Nepoty, chef de cabinet de M. Malvy. Fervent ami du cinéma, M. Malvy, m'expliqua M. Nepoty, était désireux de provoquer pour répondre aux propagandes affaiblissantes, une propagande pour le relèvement et la tenue morale du pays. Un rapport me fut demandé sur la façon la meilleure d'établir des films d'union, d'apaisement et de confiance. Pendant mes vacances, je préparai ce rapport où je préconisais une entente avec les éditeurs. A mon retour, M. Malvy était malade, absent, et ne revint que pour démissionner. Le projet fut repris un moment par M. Desvaux, chef de cabinet de M. Franklin-Bouillon. Je n'en entendis plus parler sous le gouvernement actuel. Il peut être intéressant de rapprocher cette tentative d'action bienfaisante que M. Malvy qui s'était à ce sujet mis d'accord avec MM. Painlevé et Dalimier, n'eut pas le temps de mener à bonne fin, des actes contraires qui lui sont reprochés. On peut également noter qu'il fut toujours le défenseur au Conseil des Ministres, et contre sa propre administration, des spectacles qu'il considérait comme indispensables au moral du pays. C'est lui qui refusa la fermeture à M. Turmel, c'est de son cabinet que j'obtins, lors des restrictions, la promesse de rouvrir, promesse qui fut tenue au jour dit.

Pour le reste de sa politique, il a lui-même demandé au Sénat de le juger, mais il nous appartient de dire ce que nous savons, en toute impartialité.

H. D.-B.

Nouvelles d'Amérique

Je reçois une lettre de M. Henry Houry, actuellement à la Vitagraph à New-York. On lira avec profit ces lignes que je prends la liberté de publier pour les détails intéressants notre corporation et pour l'enseignement qui en ressort. M. Henry Houry, après m'avoir donné quelques détails sur le film qu'il vient de mettre en scène, L'Amour veille, d'après la célèbre pièce de MM. de Flers et Caillavet, conclut :

Ce film terminé depuis quelques jours vient d'obtenir un succès auprès des acheteurs, et ceci est un exemple à l'appui de vos intéressantes campagnes dans le Film, au sujet de la vente de la production française en Amérique. Ce scénario français dirigé par un metteur en scène français a pu être tourné à Paris; présenté à la clientèle américaine, il obtenait le même accueil. Mais le marché nous est fermé, on n'exporte pas de France aux Etats-Unis, et je vous rappelle la lettre que j'ai eu le plaisir de vous adresser il y a quelques mois et dans laquelle j'insistais sur l'utilité d'obtenir des frais de douane et d'entrées minimales (1), et la possibilité de concurrencer la fabrication américaine.

Je crois alors que notre industrie en France se relèvera immédiatement. Il nous restera à soigner un peu plus la photographie, l'éclairage, le maquillage. Je ne puis m'étendre sur chacun de ces points, il y a beaucoup à dire et cela nous entraînerait trop loin.

Le jour où l'on pourra faire des affaires, les services seront améliorés et augmentés. Il y a en Amérique dans chaque Société, un département spécial pour la lecture des scénarios, pour leur mise au point, pour les sous-titres, le découpage, les photos, les accessoires, la recherche des extérieurs, etc., et ces bureaux sont occupés par des employés capables et bien rétribués. En France, le metteur en scène, à peine secondé par son régisseur, doit s'occuper de tout, et l'ensemble du film s'en ressent. Mais ne prônez pas toujours la supériorité du film américain. A Paris, vous n'en voyez qu'une faible partie, la meilleure; vous recevez en France les grands films des vedettes connues, et ce n'est pas en voyant Mary Pickford, Douglas Fairbanks, Hart ou Theda Bara (2) sur l'écran, que vous devez juger l'ensemble de ce qui se fait aux Etats-Unis.

Nous devons faire aussi bien en France qu'aux Etats-Unis; très souvent j'ai constaté que parmi les directeurs, opérateurs, artistes, décorateurs, en Amérique, nous comptons beaucoup de compatriotes, et les plus Américains ne sont pas ceux qu'on pense.

Il y a quinze jours, j'étais au bord de la mer, à Lang-Island, dans un site merveilleux, bien connu des metteurs en scène — il y avait là trois Sociétés qui travaillaient — deux des trois directeurs étaient Parisiens et l'opérateur de la troisième était également français.

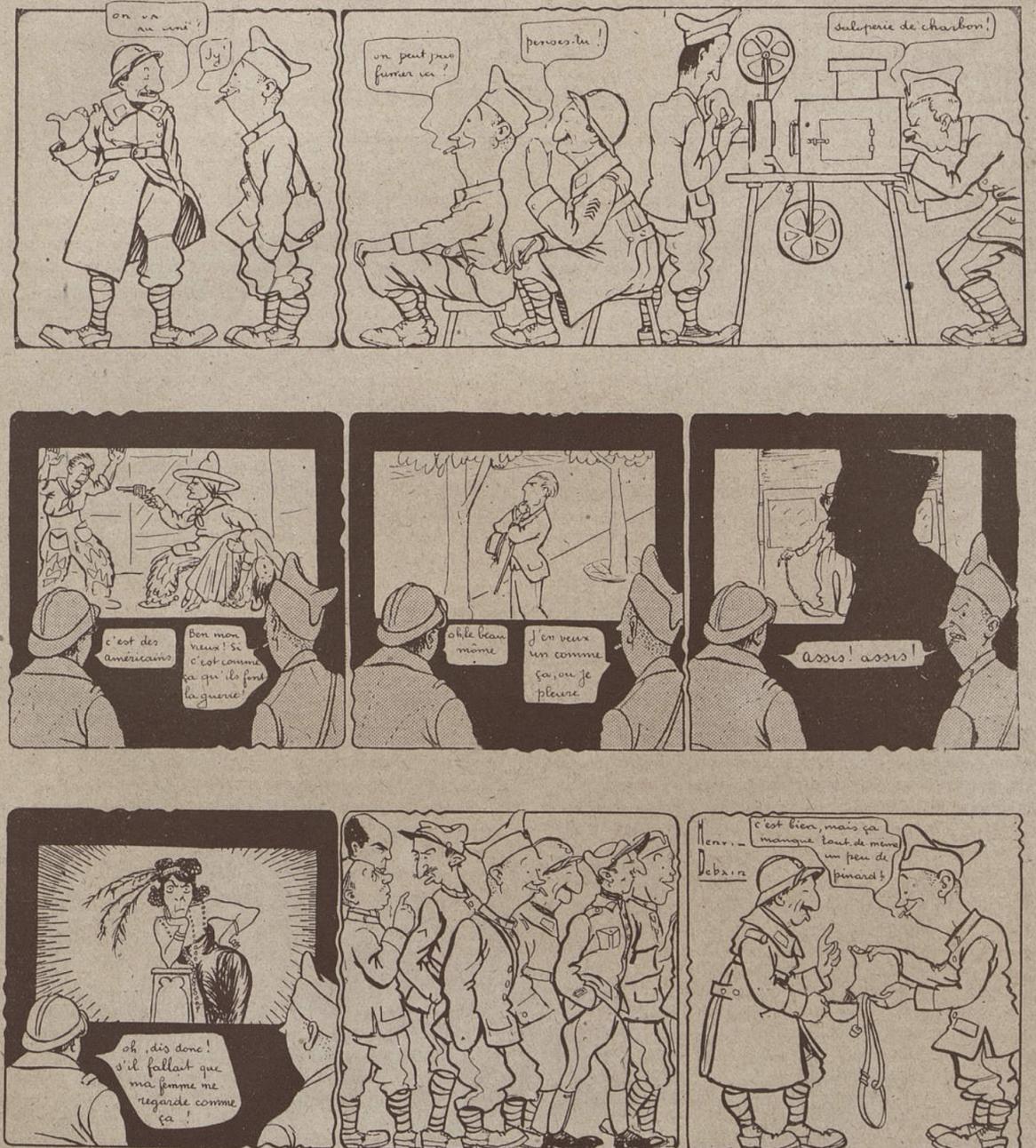
Henry HOURY.

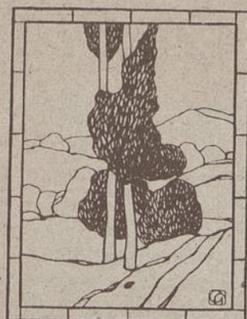
(1) Sur l'initiative de la Chambre Syndicale des pourparlers sont engagés dans ce sens (Numéro du Film).

(2) Theda Bara est du reste une actrice française née à Alger et qui fit ses débuts au théâtre Antoine de Paris.

LE CINÉMA AUX ARMÉES

Dessins de Henri DEBAIN





Confidences d'un Metteur en Scène Français



Vendredi, jour des grandes premières cinématographiques, j'ai vu trois films les uns après les autres. De l'Aubert j'ai sauté au Pathé, du Pathé aux Ternes. Le lendemain, je voulais entrer au Ciné-Opéra. Mais devant les photos, mon courage a faibli... Une infirmière, une autre infirmière, des blessés. Malgré l'estampille américaine, j'ai fui.

A l'Aubert, un film du Far West sans marque : *la Loi du Père*. Aux Ternes, un Triangle *Le Mystérieux Caissier*, avec Norma Talmadge. Le premier exécuté avec poigne m'a suggéré quelques pensées d'étude au point de vue de la lumière, car les intérieurs et les extérieurs sont remarquablement éclairés.

Chaque fois que je regarde un film américain, je suis frappée, non seulement par la vérité des détails, mais par la vérité qui accompagne ces détails. Voici, par exemple, un bureau anglais en bois verni; en France comme en Amérique, nous aurons le goût de le choisir élégant de forme, équilibré de lignes, pratique, et nous aurons soin de le mettre à sa place, c'est-à-dire dans une pièce où l'on travaille et non dans une pièce destinée aux réceptions joyeuses, c'est l'A. B. C. de la mise en scène; ce bureau, par lui-même, crée une ambiance. Mais ce bureau, outre sa portée littéraire, outre sa portée plastique, doit être un instrument nécessaire à la délimitation des plans. Il doit avoir sa coloration. Du moment qu'il a été choisi par le personnage du film en bois brillant et non pas en bois terne, il y a une raison. Les personnages font acte de psychologie utile en nous décelant leurs goûts. Or, ce bois brillant il faut le faire jouer, le mettre en valeur en lui donnant des reflets, puisque *réellement* il reflète.

En France, avec un onguent gras, on supprime les reflets; en Amérique, non seulement on ne supprime pas les reflets, mais on en use. Des taches lumineuses s'accrochent aux

moindres objets comme dans la vie. Les bois d'ameublement, taillés en rond, tournent, les courbes des vases sont bien marquées. Le décor, en un mot, est animé; les plans sont superposés mais non confondus. Pourquoi ici cette haine des reflets et cet amour de la photo sans opposition.

De même, *Le Mystérieux caissier* m'a enchanté comme jeu. Avec Norma Talmadge, le héros du *Mauvais Garnement* en était le protagoniste. Aucun geste convenu, attendu par préjugé dramatique. Le naturel, l'impromptu de la vie avec ses répétitions mêmes, son aisance libre. Cet artiste que je ne connais que sous le nom de *Mauvais Garnement* est un grand artiste. Il joue avec ses yeux, sa bouche, ses bras, son dos. Il donne l'impression de vivacité, sans avoir l'air de faire de gestes. Il en fait pourtant, mais dans la proportion exacte de la vie. Il ne fait pas un sort à chacun de ses mouvements. Il ne semble pas les calculer pour un effet, mais il les trouve et arrive au maximum d'effet.

Que vous dirai-je de *l'Argent qui tue* de la S. C. A. G. L., scénario de J.-H. Rosny! Un détail, Pierre Magnier, ayant commis un vol, se regarde dans une glace avec horreur, se frappe le front, montre du doigt l'argent volé, articule soigneusement, en monologue mimé, avec, hélas! des gestes que par mauvais goût l'on attend, cette fois, toutes les pensées qui agitent son cerveau, même devant le juge d'instruction. Heureusement, le juge ne le croit pas coupable et ne le regarde pas. Ou sans cela... On n'a pas l'idée d'être aussi loquace d'expressions devant un juge!

Pierre Magnier, malgré ce vol, est un grand médecin, dans le film... Voulez-vous que je vous raconte son aventure? Non... Une mère a emmené sa fille trouvant le sujet immoral, et mon voisin, qui bâillait, est parti, me laissant la place de bien m'effondre... Charmant voisin.

UN METTEUR EN SCÈNE FRANÇAIS.



MEMENTO

Mistinguett détective

Ce n'est pas sans une surprise amusée que le monde du théâtre et du cinéma a appris les exploits policiers de la célèbre fantaisiste. Les directeurs de cinéma se sont aussitôt souvenus d'un film qu'elle tourna et qui fut édité l'an passé avec succès par les Etablissements Aubert. Ce film porte comme titre précisément, *Mistinguett détective*. Il fut tourné au moment où Mistinguett revenait de la dangereuse mission que lui avait confié le 2^e Bureau. On ne peut donc accuser d'incompétence la spirituelle artiste. Certains directeurs avisés ont immédiatement retenu ce film pour leurs prochains spectacles et les établissements Aubert que nous avons consultés par téléphone, nous ont confirmé que leurs copies étaient en excellent état et toujours à la disposition de la clientèle. Voilà l'occasion ou jamais d'amuser et d'attirer le public en profitant, sans méchanceté, d'une actualité romanesque. Et les spectateurs naïfs vont croire probablement que le film vient d'être tourné rapidement pour les besoins de la cause.

Les bravos du public feront oublier à Mistinguett les quolibets que lui a valus sa nouvelle situation officielle révélée par les débats du procès Malvy.

Homonymie

Nous recevons de New-York une lettre de M. Joseph Lamy, qui avait quitté Paris où il était installé peu de jours avant la guerre. Un nommé Lamy ayant été poursuivi en même temps que Malitz pour commerce avec l'ennemi, nous avons été sans doute trompés par une homonymie. M. Lamy nous prie de faire savoir à ses amis de France qu'il est Alsacien, né de parents Français et qu'il n'a aucune difficulté avec aucun gouvernement.

Nous sommes fort heureux de lui permettre justement de dissiper toute confusion.

Exportation

MM. Georges Voyazis et frères, boîte postale 259, Le Caire (Egypte), rappellent aux éditeurs et commerçants français qu'ils se tiennent à leur disposition pour faciliter la vente ou la location de tous films et appareils et leur représentation régulière. S'adresser à leur agence de Paris, 6, rue Béranger.

Retour

Max Linder rétabli est rentré en France et nous annonce sous quelques jours sa visite à Paris.

A plus tard

L'assemblée générale de la Compagnie Pathé convoquée à Clermont-Ferrand, n'ayant pas réuni le quorum a été remise à plus tard.

Récidive

Un acrobate reprend sur l'affiche du Casino de Paris le nom de *Charlot* que M. Volterra avait déjà usurpé pour un espagnol expulsé depuis de France comme suspect. Une ligne en caractères minuscules affirme que ce Charlot dont le nom est précédé des initiales L. V. n'a rien de commun avec Charlie Chaplin. Alors de quel droit M. Volterra trompe-t-il le public? Il sait bien en effet que cette ligne ne sera lue par personne. Quand il ajoute « Le Charlot français », c'est une petite goujaterie de sembler honorer notre pays d'un plagiat réel. Les précautions qu'il a prises cette fois prouvent qu'il commence à se rendre compte du peu d'élégance de son geste. Espérons que la leçon lui suffira.

Propagande

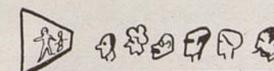
Un service de propagande par le cinéma vient d'être créé au Ministère du Ravitaillement. On dit que ce sont nos excellents confrères Nozière et Edmond Sée qui vont être chargés de ce service.

Achats

La maison Pathé vient d'acheter un scénario important à M. Gaston Leroux.

Affaires

Une vive campagne a été menée contre une maison d'édition dans le sein de la Société des Auteurs par un auteur turbulent qui cherche depuis longtemps à monter une affaire avec la perception directe des droits d'auteur. Autant nous sommes partisans d'un pourcentage perçu par les loueurs et d'une rétribution proportionnelle des auteurs, autant nous devons affirmer aux auteurs que *jamais* ils n'obtiendront la perception directe isolée à laquelle leur mépris du cinéma et leur inutilité actuelle leur enlève tous les droits. Et ceux qui croient personnellement y réaliser des millions peuvent attendre.





est un **AS**

*Où
seront
les
As ?*

*Chez **PATHÉ***



est un **AS**

*Où
seront
les
As ?*

*Chez **PATHÉ***

Suite de l'Étude de M. Pathé

Nous publions une lettre que M. Charles Pathé a adressée à M. Nozière, rédacteur cinématographique du journal *Oui*, pour répondre aux critiques de ce dernier. Je constaterais avec plaisir que M. Pathé se rapproche beaucoup plus encore des théories défendues ici que dans son étude. En particulier il précise bien ce que ces conseils ont de temporaire et, nous dirons presque de « terre à terre ». Ce n'est pas son rôle que de conseiller aux gens d'avoir du génie. La plupart s'en croient bien assez sans cela. Voici la lettre de M. Pathé qui constitue un utile développement de sa pensée.

Allevard, 16 juillet 1918.

Monsieur,

Très sincèrement, je regrette que mon secrétaire, pour ne pas troubler mon repos pendant ma cure, ne m'adresse qu'aujourd'hui les numéros du *Journal Oui*, dans lesquels vous avez bien voulu analyser quelques conseils que je donnais à nos professionnels du Cinéma.

Vous voudrez bien excuser la longueur de la réponse que je crois devoir y faire; je vous laisse d'ailleurs libre de n'utiliser de ce document que ce qu'il vous conviendra d'en obtenir.

Il n'y a aucun doute que, dans la généralité des cas, les sujets légers traités au Cinéma peuvent constituer un obstacle sérieux à leur exploitation dans les Etats-Unis. Je sais bien qu'il y a la manière; que, lorsque le film a une conclusion morale, les censures de ce pays lui donneront plus volontiers leur visa; mais, étant donné qu'il y a surproduction de négatifs aux Etats-Unis — et que le public y préfère, à valeur égale, des films américains aux films étrangers — je crois qu'il vaut mieux éviter les difficultés que de les rechercher en composant des scénarios qui comportent des situations délicates susceptibles de compliquer des choses qui le sont déjà suffisamment.

Dans cet ordre d'idées, je classerai aussi le *Nu*, bien que j'apprecie beaucoup le jugement de M. Louis Delluc sur ce point.

Il n'est pas douteux que les Américains se permettent de présenter des nudités décentes dans leurs films, mais c'est, à mon avis, trop scabreux pour être conseillé à nos metteurs en scène qui désirent voir leurs œuvres s'exporter.

Ce n'est pas, d'ailleurs, sans une certaine appréhension que je me suis décidé à commanditer M. Nalpas dans l'exécution des *Mille et une Nuits* dont parle M. L. Delluc; je ne me n'y serait pas décidé s'il s'était agi d'un sujet contemporain. J'ai pensé qu'en en atténuant les effets (étant donné qu'il s'agit d'une œuvre universellement connue que je me propose d'éditer en couleur) il pouvait y avoir quelques chances de succès à ce qu'elle soit acceptée dans les pays anglo-soxons.

Pour répondre à la partie de ma brochure dans laquelle je mets les jeunes auteurs en garde contre la manière de nos grands ténors du Théâtre : Bataille, Porto Riche, etc... (qu'ils veulent, à mon avis, trop souvent imiter) vous dites que les pièces françaises qui ont été acclamées sont précisément celles de ces auteurs : que *Fédora* et *La Tosca* mettent en scène des catastrophes consécutives à la passion véhémente, et qu'en général les drames de Sardou n'ont pas laissé les Américains indifférents.

A cela, je réponds que ces dernières pièces, qui étaient presque classiques lorsqu'elles ont été présentées au théâtre à l'étranger s'adressaient à un public d'élite et restreint et non au grand public qui est celui du Cinéma.

Dans un aussi grand pays que l'Amérique, on trouvera toujours 300.000 ou 400.000 personnes qui accepteront, par culture ou par snobisme, de payer leur fauteuil 30 ou 40 francs pour assurer le succès d'une pièce d'un de ces auteurs appréciés et connus seulement de cette sélection. Or, ce ne sont pas ces 300.000 ou 400.000 spectateurs qui suffisent à assurer le succès d'un bon négatif; il en faut 40 ou 50 fois plus, car nombreuses sont les bandes qui ont été applaudies par 30 ou 40 millions de spectateurs.

Si la production américaine était, comme jadis, insuffisante, on pourrait montrer plus d'audace. Il n'y a aucun doute que le public américain ne se priverait pas du Cinéma sous prétexte que l'action de la bande française — en supposant qu'elle soit très bonne — a pour point de départ une situation tout à fait contraire à ses us et coutumes; mais, je le répète, il y a surproduction de négatifs dans ce pays et dans la sélection facile que chaque exhibiteur peut faire, il trouve largement de quoi satisfaire son public avec des films qui ont l'avantage appréciable d'être exécutés dans une ambiance qui lui est familière et avec un déploiement de luxe qui dépasse trop souvent le nôtre.

Enfin, vous vous élevez contre le conseil que je donne aux artistes de s'efforcer d'imiter les étoiles américaines. Mettons que le mot soit impropre et excessif : je vous fais cette concession; mais je demande à ce qu'ils s'en inspirent pour le moins.

N'oublions pas que le but que je poursuis est de plaire aux Anglo-Saxons qui constituent la clientèle essentiellement désirable, j'allais dire indispensable.

De même que si vous avez des hôtes américains chez vous, vous devriez si la chose est possible, leur offrir un whisky de bonne marque de préférence à un marc de Bourgogne; de même que vous vous absteniez — les aimerez-vous beaucoup — de leur offrir des escargots de Bourgogne, qui leur répugnent, si bien préparés soient-ils; de même vous devriez, puisqu'il s'agit de les conquérir, flatter en matière de Cinéma leurs goûts et leurs habitudes.

La Légende du Dragon d'Or. Le Noël du Vagabond. Davy Crockett. Les Travailleurs de la Mer. Le Shériff

LA MEDUSA FILMS
de Rome

a préparé et exécuté

Marie=Madeleine

un Chef-d'Œuvre
inouï de luxe et
de mise en scène

♦ ♦ C'est dire que

Marie=Madeleine

sera un événement
extraordinaire dans
les fastes du cinéma

Sur tous les écrans

Marie=Madeleine

remportera un grand
et inoubliable succès

M. FERDINAND R. LOUP
8, Rue Saint-Augustin -- Paris
Téléphone : Louvre 20-25

Les Américains ont le droit d'être eux-mêmes complètement parce que leur marché suffit à amortir les dépenses de leurs négatifs, alors que les étrangers doivent faire des concessions à leur originalité s'ils veulent être admis et surtout appréciés dans tous les pays de culture anglo-saxonne qui représentent près de 30.000 écrans contre 6.000 ou 7.000 écrans latins.

Il n'est pas négligeable de rappeler que l'opuscule auquel vos articles se réfèrent s'adressait, non au grand public devant lequel vous l'avez porté, mais exclusivement aux professionnels.

Il répondait, dans ma pensée, au but très précis de tenter d'assurer la continuité d'une production française très menacée de disparaître si les auteurs et les metteurs en scène principalement continuent à négliger, dans l'élaboration de leurs scénarios, certaines directives ayant pour but de ne pas heurter les conceptions habituelles, non pas de l'élite, mais de la grande masse du public anglo-saxon qui représente le plus important marché cinématographique du monde.

J'agis plus facilement que je n'écris et j'ai peut-être, pour cette raison, été trop court dans mon exposé qui avertissait tous ceux que la production cinématographique intéresse, et chacun dans sa spécialité, que je ne pourrais plus longtemps continuer à dépenser 10.000 francs par jour pour assurer la production de négatifs français, s'ils persistaient à se désintéresser de la récupération partielle, sinon totale, que je dois en obtenir.

Nos actionnaires, avec raison d'ailleurs, ne tarderaient pas à mettre bon ordre à des procédés qui tiendraient si peu de compte de leurs intérêts particuliers.

Ce que je demande, en définitive, à nos professionnels, c'est de faire l'effort indispensable qui me permettra d'exporter une partie — 20 ou 30 o/o — de leurs négatifs, au moins.

A ce sujet, on a dit et écrit un peu partout, même dans nos journaux corporatifs, que les éditeurs français manquaient d'esprit d'entreprise, que nos capitalistes étaient timides. Ces arguments sont spéciaux devant les faits et les chiffres.

Permettez moi de vous en donner quelques-uns.

Je représente la plus importante manufacture de films imprimés et d'édition du monde, comptant plus de 60 comptoirs de vente ou de locations de films à l'étranger, sans compter notre organisation américaine, qui a réalisé un chiffre de 40 millions d'affaires dans l'exercice qui vient de se terminer.

Nous n'avons donc pas d'effort financier à faire pour essayer de placer dans nos 32 agences des Etats-Unis, les négatifs exécutés en France, qu'ils soient amortis ou non.

Le produit que j'aurais tiré de leur exploitation en Amérique aurait constitué un bénéfice net supplémentaire très important.

Or, du fait de l'imperfection de nos négatifs français,

pour lesquels nous avons dépensé près de 3 millions de francs l'an dernier, je n'ai pu en placer qu'un seul d'une valeur de 60.000 francs dans ce pays. (Les commentaires, vous en conviendrez, seraient superflus.)

Notre chiffre d'affaires, en France, avant la guerre, par rapport à la totalité de celui que notre Compagnie réalisait chaque année, représentait environ 7 o/o. Celui que nous obtenions en Allemagne ou en Angleterre, notamment, était plus élevé que celui que nous obtenions en France et la plupart des maisons cinématographiques françaises possédaient les ressources nécessaires pour entretenir, comme nous, des agences à l'étranger qui représentaient certainement, dans leur ensemble, et pour chacune des maisons d'édition, un marché plus important que celui de notre pays, lequel était en définitive, le plus gros exportateur de films dans les pays non anglo-saxons.

Vous voyez ce que devient l'argument de l'insuffisance des moyens financiers des maisons d'édition françaises dont on a beaucoup parlé inconsidérément.

J'ajouté qu'en dehors de quelques centaines de milliers de francs pouvant faire de temps en temps l'objet de commandes pour l'exécution ou l'achat de certains négatifs importants, j'estime que les capitaux investis dans les industries cinématographiques françaises sont déjà trop lourds pour être rémunérés convenablement.

On a dit que la guerre avait été la cause de notre décadence. Elle l'a précipitée tout au plus, car, avant le cataclysme, cette décadence avait commencé et il ne pouvait en être autrement.

Dans le Cinéma comme dans l'Automobilisme et dans presque toutes les industries hélas! (parce que la France est un petit pays à capacité de consommation réduite comparativement à celles de l'Amérique et de l'Allemagne) elle est handicapée dans la conquête des marchés mondiaux.

Même lorsque l'industrie dont il s'agit (comme c'est le cas pour le Cinéma et l'Automobile) a pris naissance en France, il n'est pas possible à nos industriels d'en conserver la suprématie indéfiniment.

Le marché cinématographique américain représente 16.000 exhibitions et le marché français 1.400. Le producteur américain qui fait un bon négatif, toutes choses égales et par rapport à un bon négatif fait par un producteur français doit logiquement pouvoir obtenir un rendement dix fois plus élevé dans son pays.

Cette disproportion de rendement respectif des efforts pourrait être atténuée si une partie tout au moins de nos négatifs pouvaient être exportés mais du fait de l'inobservation de certaines techniques, la chose est devenue pratiquement impossible depuis plusieurs années et c'est ce qui vous explique la forme rigoureuse que j'ai donnée à mes recommandations à nos professionnels qui devront, à l'avenir se préoccuper davantage de la capacité probable de leurs œuvres sur le marché américain avant d'en entreprendre l'exécution.

Ai-je été trop outrancier dans les prescriptions de mon opuscule? C'est possible; mais parce que le négatif exécuté en France aura toujours, au point de vue de son exploitation en Amérique et dans tous les pays anglo-saxons le défaut énorme d'un manque d'ambiance dans ces pays qui l'handicaperont auprès de la clientèle des exhibiteurs, j'ai cru qu'il pouvait être utile de réduire au minimum les raisons d'infériorité possible comme celles se rattachant à la présentation de situations choquantes ou peu compréhensibles pour eux, ou enfin qui s'adapteraient mal à leur mentalité ou leurs habitudes.

Je concède volontiers que dans le Cinéma, comme en tout, l'absolu a toujours tort, mais parce que je tenais à être concret et court, je n'ai cru devoir envisager des cas d'espèce qui m'auraient mené trop loin et fait écrire deux ou trois cents pages qui n'auraient pas été lues, comprises ou retenues par ceux auxquelles elles s'adressaient.

J'aurais été, au surplus, bien embarrassé, de rédiger une formule définitive: le vrai et le beau à Paris et à Rome le sont-ils à New-York et à Tokio? Pour l'élite de ces pays, peut être, mais pour le grand public auquel le Cinéma s'adresse, j'en doute.

Permettez-moi de vous citer deux exemples qui se rattachent au théâtre et au cinéma et qui sont très caractéristiques.

C'était en janvier 1914. J'étais à New-York avec mon collaborateur et ami Coutinsouza qui m'avait accompagné pour étudier sur place les besoins du marché américain au point de vue des appareils cinématographiques.

Nous décidâmes d'aller passer la soirée à l'Opéra, où on donnait *Louise*. Pourquoi avons-nous ri pendant toute la représentation et surtout pendant le dernier acte alors que les spectateurs qui nous entouraient étaient émus comme nous l'avions été nous-même en assistant à la représentation de cette même œuvre à l'Opéra Comique de Paris. Tout simplement parce que les types d'artistes, d'intellectuels et d'ouvriers français que cette pièce représentait, manquaient tellement d'ambiance pour nous que tout nous paraissait comique, même dans les passages les plus pathétiques.

Le grand public américain qui, en majeure partie ne connaît Paris et surtout Montmartre que par ce qu'il en a lu, et encore! n'était pas, comme nous, choqué par ces déguisés qui nous paraissaient si ridicules.

J'irai plus loin en disant qu'il aurait probablement moins apprécié la pièce si elle avait été jouée par des interprètes exclusivement français alors même qu'ils auraient employé leur langue.

Autre fait non moins suggestif dans le cinéma. En même

temps que la Cinés de Rome, introduisait un très beau film pour l'époque (1915) de *Carmen* sur le marché américain, une firme américaine avait de son côté, traité le même sujet sur place, de telle façon que les deux versions paraissaient en concurrence et en même temps sur les écrans de ce pays.

D'avance, le résultat était certain pour moi: le public américain donna la préférence à celle des deux manières qui était, à beaucoup près, la moins exacte selon la pensée de l'auteur tout simplement parce que, faite en Amérique, jouée par des interprètes qui n'avaient rien moins que l'ambiance latine, l'œuvre se trouvait transposée à leur ton et adaptée à leur entendement si vous le préférez.

J'ai choisi ces exemples parce qu'ils sont essentiellement typiques et qu'ils répondent mieux que je ne saurais l'écrire en beaucoup de pages aux critiques des professeurs de l'art pur, intangible et universel.

C'est l'observation de faits répétés analogues qui explique ces divergences de vues fréquentes entre l'avocat et l'écrivain, lesquels parce qu'ils possèdent une science littéraire et une culture générale infiniment supérieure à celle des hommes d'affaires et spécialistes dans leurs professions semblent trop souvent avoir raison devant le grand public, alors que dans la réalité, les connaissances résultant de l'expérience et des faits devraient prévaloir dans la généralité des cas.

Les contradictions que vous relevez entre mes affirmations et celles de mes confrères sont plus apparentes que réelles et visent, comme je vous le disais, des cas d'espèce sans entamer le fond de ma thèse.

Au point de vue financier, M. Charles Pathé juge un peu trop la question comme si la maison Pathé était la seule maison de cinéma. Il arrive pourtant fort bien à rémunérer son capital puisqu'il est parvenu à amortir depuis la guerre neuf millions de matériel laissé en territoire occupé ou ennemi et à distribuer des dividendes. Quant à ses concurrents, M. Pathé sait pourtant bien que le chiffre de leur capital est en général très faible. Le capital nominal n'est pas, il est vrai, le capital réel, mais s'il convient de ne pas tomber dans cet excès qui empêche précisément les Américains de distribuer des dividendes, il ne faut pas non plus que les maisons françaises tombent dans l'excès contraire qui revient à la fumeuse méthode des « petits paquets ». Quant à l'accusation de timidité dont parle M. Pathé, c'est moi qui l'ai portée. Je la maintiens et, la semaine prochaine, j'exposerai les raisons qui m'empêchent de donner sur ce point un blanc-seing aux éditeurs et à leur personnel.

H. D.-B.





Notes pour moi



Le décor, dans l'art cinématographique est un grave danger. En croyant le perfectionner on va le compromettre lourdement.

Je ne veux pas parler des toiles peintes et des châssis de théâtre. On y renonce. On pourrait y renoncer plus vite, et même renoncer en principe aux décors de bois, qu'on a le tort de considérer comme une trouvaille de génie. La vérité sera dans de vrais intérieurs, ou, au moins, dans de vrais murs. Car s'en tenir à des salons ou galeries « tout faits » ne mènerait pas loin. Il faudra quelque jour louer des appartements dans le caractère exact du scénario. Puis on le meublera avec goût. J'ai l'air de rêver mais ce projet n'est pas perdu pour tout le monde.

D'ailleurs je n'en veux aujourd'hui qu'au décor extérieur. Perrons de villas d'où part l'auto de l'héritière, grilles de châteaux historiques pour l'arrivée équestre du jeune premier, terrasses, arcades, escaliers, pierres vieilles, pierres nouvelles riches, le répertoire en est géant. On se demande comment il peut encore exister en France des ruines, des propriétés, des cottages, que le cinéma n'ait pas enregistré. C'est très gracieux à voir.

Malheureusement, je remarque là les mêmes fautes que partout. On accentue le côté factice de ces détails, alors qu'il suffirait de voir. Le résultat est qu'en place de la vérité on nous donne d'étranges décors d'opéra où il semble impossible de vivre normalement. Notre ciné a déjà l'air assez « parvenu » — bien qu'il ne soit pas allé bien loin. Que deviendra-t-il, s'il cède à cette pompe naïve?

Je suis terrifié quand un professionnel de ciné s'écrie devant une maison plus ou moins de campagne : « Quel décor pour mon extérieur ! »

Et je prends aussitôt en grippe l'immeuble signalé.

Je n'ai pas encore vu au cinéma une interprétation satisfaisante de la danse. On ne pense pas assez que le ciné a son rythme propre, comme la danse a le sien. Il suffit de trouver, entre ces deux harmonies, un trait d'union.

Toutes les danseuses qui ont tourné ont perdu aussitôt leur caractère. Existe-t-il un film de Regina Badet, Napierkowska, Mistinguett qui s'égale jamais à leurs danses?

Nous ne cherchons pas assez. Se souvient-on d'un curieux film, très nordique d'esprit, qui s'appelait le *Cycle des Amies*. Il était une belle indication pour l'union de la danse et du ciné. Qui a profité de la suggestion?

Si l'on appelait Jacques Dalerose à la rescousse?

A l'Aubert, une jolie bande américaine, *Son Héritière*, avec Vivian Martin. Je ne saurais dire trop de bien de ces petits films élégants et soignés.

Les professionnels français se plaisent à les traiter d'insignifiants. Ils ont tort. Etre vaincu par des insignifiants, ce serait très dur.

Ah quand aurons-nous assez d'art pour faire assez de ces films insignifiants?...

Qui a eu le courage de découper, scénarier, monter, distribuer, payer, jouer, présenter *La Calomnie*, d'après Eugène Scribe?

Maintenant, tout cela peut très bien n'avoir pas été fait. Et si l'on n'a rien fait, le résultat est : Rien.

L'irrésistible vogue de la petite Mary Osborne devrait être étudiée de plus près par nos metteurs en scène. Ainsi je voudrais qu'on s'aperçoive des raisons véritables de ce succès.

Il n'est pas fait uniquement du « naturel » et du « charme » de la menue actrice. Libre au public de ne voir que cela, mais les professionnels doivent aller plus loin dans la critique. Ils ne peuvent qu'y gagner. Ils ne savent pas encore assez combien il est complexe parfois d'exprimer une chose simple. C'est le cas de *Nuages et Rayons de Soleil*, de *Mes Fiancés*, et de tous ces poèmes délicats, qu'un orchestre devrait bien commenter par le debussyste *Children's corner*.

Je n'entreprendrai pas l'explication complète de ce que j'affirme. Je laisse aux personnes douées de quelque intelligence le soin d'étudier loyalement la mise en scène de films où rayonne la jeune étoile.

Du moins je me permets de choisir un détail entre cent. Je veux parler des robes. Celles de Mary Osborne bien entendu.

Voilà une enfant bien habillée. Ce n'est pas, croit-on, un phénomène qu'une enfant bien habillée. Non. Nous connaissons, même en France, des enfants attifés avec goût et avec esprit. Evidemment ils ne courent pas les rues. Et il faut croire que nos metteurs en scène s'attardent dans les rues, car, s'ils ont à présenter des gosses, ce sont toujours de petits magots ficelés et empotés naïvement. Ne les recrute-t-on que parmi la descendance des concierges? A présent qu'on voit des rôles d'hommes et de femmes du monde tenus par des hommes et des femmes du monde ou par des comédiens bien élevés, je propose qu'on n'oublie pas les enfants. Nos films se passent volontiers dans des châteaux. Toujours les héritiers de ces châtelains semblent beaucoup plus « nouveaux riches » que leurs parents. J'étais indigné par une fillette qui ornait le dernier *Judex*. Cette malheureuse gamine, dont la vulgarité future se révélait avec autorité, était enlanchée, à pleurer. Ses beaux habits, ses ondulations, son ruban de cheveux, ah... Pourquoi citer celle-là, au fait? Elles sont d'autres. Elles sont trop.

Ça ne fait pas de réclame à la repopulation — ni au cinéma.

LOUIS DELLUC.



COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Lundi 29 Juillet, au Gaumont-Théâtre à 10 heures du matin

L'Ange du chantier, « Paramount Pictures », interprété par Jack Pickford, 1.151 mètres.

Larbin malgré lui, « Christie », comédie, 350 mètres.

* *



Lundi 29 Juillet, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE, 2 h.

Livrable le 30 Août

La Vallée de consolation, « Askala », plein air, 142 mètres environ.

Les deux chemins, « J. Hervé », drame en trois parties, 1.100 mètres.

Le Sosie de l'espion, « Blue Bird », grand drame d'aventures, interprété par Francis Ford, 1.480 mètres.

Un enfant terrible, « Tiber », comique, 300 mètres.

La belle Vénida. Tout Paris admirait la belle Vénida, une prophétesse. Parmi ses adorateurs était Jean de Maupin qui, sur les instances de son père, s'engage. Durant son absence, Vénida se laisse courtiser par le marquis de Chantal.

De Chantal a été présenté à Vénida par le père de Jean qui ne veut pas que son fils épouse une diseuse de bonne aventure. Chantal devient l'ami de Vénida, mais M. Maupin succombe au charme de l'enchanteuse et, jaloux de Chantal, il verse du poison dans le verre de la belle. Prévenue par le patron du restaurant qui a vu le geste, elle change les verres.

Maupin, victime de sa tentative, succombe.

Chacun croit à un suicide. Jean de Maupin arrive et trouve sa bien-aimée Vénida dans les bras de Chantal.

Jean et Chantal sont face à face, l'épée à la main. Chantal succombe.

Le lendemain, Jean et Vénida suivent son cercueil au cimetière, peu après, elle donne à Jean rendez-vous dans le château que lui a légué Chantal.

Dans les salles du château, une ombre apparaît. C'est Chantal qui a laissé croire qu'il était mort. Il apparaît aux yeux épouvantés de Vénida qui se laisse enfermer sans résistance dans un cachot.

Jean arrive. L'apparition de Chantal le terrorise. Il essaie de lutter, mais en vain. Il est enfermé, pour toujours, avec celle qui s'est jouée de son cœur. Et Chantal tombe morte au seuil de leur prison.

Fuller Pep fait de l'hypnotisme, « Powers », (dessins animés).

M. Fuller Pep commence par hypnotiser son chat, qui prend une fuite éperdue; il hypnotise alors l'éléphant du Jardin zoologique, puis sa belle-mère!

Mais le résultat, quoique imprévu, est rapide et déconcertant; Fuller Pep s'en frotte les côtes.

C'était le bruit d'un baiser, « Nestor ».

Cécile a épousé un jaloux. Elle prend mille précautions pour parler à Robert, un ami d'enfance.

Robert courtise Marguerite Daile, fille d'un financier. Le joyeux garçon un soir, entreprend de flirter avec Cécile, qui s'en défend.

Marguerite engage la conversation avec le mari de Cécile. Celui-ci accroche un bouton de sa manche dans ses cheveux, qui doit, pour être libérée, s'approcher près de lui. Robert voit la scène et croit que sa fiancée le trompe.

Soudain le mari entend du côté de Cécile le bruit d'un baiser! Furieux, il décide de rentrer en emmenant Cécile, tandis que Robert fait une scène à Marguerite, qui se plaint à son tour.

Marguerite va faire un tour en auto avec son père.

Robert, ayant cherché la consolation au fond d'une bouteille, a éprouvé le besoin de conduire une voiture de laitier, qui se trouvait près de là. Il rencontre l'auto de M. Daile. Effrayé, Robert se cache dans une maison... celle de Cécile!

Cécile allait se coucher, quand Robert entre par la fenêtre. Marguerite, qui a suivi la voiture en auto, monte l'escalier et s'évanouit dans les bras du mari. Enfin, tous se calment, et les jeunes gens s'unissent.

Le Médecin du cœur, « Laemmle ».

Habitée à être choyée par sa mère, Cécile Justin a droit à une indulgence plus grande encore depuis que le docteur Blake, ami de la famille, a reconnu en elle de la neurasthénie. En compagnie de sa mère et de son admirateur, Jacques Maldonne, elle gagne le Far West américain pour y rétablir sa santé.

Dans le voisinage du sanatorium vit Francis Boisbrulé. Tout en élevant des abeilles, il écrit des romans publiés sous un autre nom.

Le jeune homme devient amoureux de Cécile. Un jour, il l'enlève et l'emmène dans la montagne vers une hutte gardée par une vieille indienne, bien décidé à la rendre à la santé par la vie au grand air.

Revêtue de vêtements indiens, elle est contrainte de mener l'existence de la région.

Fortifiée et bien portante, elle reçoit de son « ravisseur » l'autorisation de rejoindre les siens.

Jacques Maldonne a appris par qui elle a été enlevée et, avec un compagnon, il se met à la recherche du jeune et original écrivain. D'un coup de feu perfide, celui-ci est étendu sur le sentier. Mais, en chemin, Cécile reconnaît Francis; à la vue de sa blessure, elle se rend compte de son amour pour lui et déclare être résolue à rester pour le soigner.

* *

Lundi 29 Juillet, à Majestic

ETABLISSEMENTS L. AUBERT, 4 h.

Livrable le 30 Août

Aubert Magazine n° 14, « Transatlantique », documentaire, 110 mètres environ.

Le torpillage de l'Océania, « A. Vay », drame, affiche, photos, 1.500 mètres.

C'est la faute à Bébé, « Nestor », comique, 300 m.

Livrable le 16 et 23 Août

La Bataille du Piave n° 1, « A. Cari », Section cinématographique de l'armée italienne, 240 mètres.

* *

Le Triomphe de Nellie, « Universal Films », drame.

Nellie Rivière, ayant remporté un succès dans le premier rôle d'une comédie jouée par un groupe d'amateurs en faveur des œuvres de charité d'une petite ville, s'est grisée de folles illusions. Délaissant la maison paternelle et l'attachement d'un jeune employé de l'endroit, elle a gagné la station dans l'espoir d'être admise comme débutante dans la troupe de passage, dirigée par Dudley.

Précisément le train a du retard et Dudley en profite pour faire à la jeune fille un tableau véridique de la vie de théâtre.

Il a connu une charmante enfant, nommée Nellie elle aussi. Elle avait réussi à obtenir qu'on essaie son talent, très réel. Bientôt après, Martel, le directeur, lui avait accordé un brillant engagement, car il s'était épris de ses charmes sans égard pour les sentiments réels de ce jeune cœur.

La petite s'était en effet vouée au bonheur d'un camarade plus âgé, épuisé par ses laborieux efforts pour rester digne de sa renommée, Paul Nichoff. Celui-ci, vainement jusqu'alors, avait demandé à Martel d'examiner une pièce de sa composition intitulée « Le Triomphe ». En sa faveur, et à l'instigation de la précédente favorite de Martel, Nellie feignit d'entrer dans les vues du directeur, obtenant en retour le premier rôle dans l'œuvre de Nichoff, à laquelle était promise une prochaine représentation.

Au cours de la répétition générale Martel est édifié sur les vrais sentiments de Nellie par la rivale de cette dernière. De colère, il décide que la représentation annoncée n'aura pas lieu, plongeant ainsi tout le monde dans la consternation. Nellie accepte d'aller auprès de lui plaider la cause du chef-d'œuvre. Elle réussit à enlever l'autorisation attendue... Mais à quel prix? Martel l'a froidement placée en face d'un infâme marchand, l'obligeant à renoncer à son « Triomphe » et à la célébrité ou bien à briser son cœur en délaissant Nichoff pour s'abandonner à lui, l'odieux directeur. Pour la gloire de Nichoff, pour la sienne propre, elle a consenti, et le téléphone transmet sur le champ l'ordre de commencer la représentation. Mais le vilain Monsieur a voulu exploiter trop tôt son avantage d'un instant. L'Amour a parlé plus fort dans le cœur de Nellie, venant armer son bras au moment critique, contre les grossières entreprises de son persécuteur. Elle laisse celui-ci inanimé et court prévenir Nichoff et Dudley.

Sur les instances de ses deux amis, elle consent à paraître à récolter les ovations du public enthousiasmé, à jouer jusqu'au bout. Averti de ce triomphe, Nichoff, malade, décide de sauver l'honneur de l'interprète divine de son œuvre. Il prend sur lui le meurtre commis, — en état de légitime défense — par la vaillante enfant, et après avoir informé la justice, il met fin lui-même à sa pénible existence de malade et de méconnu.

Mais une indiscrétion a fait connaître à Nellie le triste sort de son admirateur. Prise de désespoir, elle joue le dernier acte au naturel et se tue, en plein triomphe... mais aussi en pleine jeunesse.

Voilà pourquoi la petite Rivière ne prend pas le train. Le récit de Dudley l'a convertie et, bien sage, elle se résigne à rester au pays natal, près de ceux qui l'aiment.

Lolotte Reine de Cirque, « L. Ko », comique américain.

Dans la petite ville, grosse émotion; le cirque arrive et fait son entrée sur la place au pas solennel de ses chevaux dressés. Tout derrière voici, dans son équipage trainé par une chèvre blanche, la reine du cirque, la séduisante, l'irrésistible Lolotte.

Du perron de la « Mission Evangélique » les saintes gens chargés de préserver la morale publique, jettent sur les saltimbanques des regards scandalisés. Comment éloigner ce cirque, élément de corruption, où l'on voit des femmes sans jupons monter des chevaux sans selle?

Ils s'avisent d'un moyen qu'ils estiment infaillible. Ils interviennent auprès de l'Administration pour que le patron du cirque soit obligé de payer une taxe de 5.000 dollars, pour être autorisé à donner des représentations dans la ville. Faute de quoi, il sera expulsé.

Grâce à une savante diplomatie, le patron du cirque prévient le coup qui le menace et couvre ses adversaires de ridicule. Ce résultat satisfaisant est surtout dû à l'habile stratégie de Miss Lolotte.

* *



Lundi 29 Juillet, à Majestic

CINÉ-LOCATION-ECLIPSE, 5 h. 20

Livrable le 30 Août

La Côte basque, « Eclipse », documentaire, 115 mètres environ.

La balle mystérieuse, « Triangle », scène dramatique interprétée par William Desmond, 1.410 mètres.

Le prix du bonheur, « Bison », drame, 540 mètres.

Rêve d'Orient, « Star Film », comédie, 307 mètres.

* *



Mardi 30 Juillet, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Le Soupçon, très jolie comédie sentimentale américaine par Mary Mille la favorite de l'écran.

Le Secret du Sous-Marin, 12^e épisode: *Une fête chez les cow-boys*, drame.

Comte Rupert de Hentzau, réédition, 1.750 mètres.



PATHÉ

Mardi 30 Juillet, à 9 h. 1/2, au Palais de la Mutualité

Programme n° 35

Livrable le 30 Août

La marque de Caïn, « Consortium », drame, 1 affiche, 1.310 mètres.

Tragiques Destinées, « Consortium », drame, 1 affiche, 605 mètres.

Lucien n'aime pas flirter, « Pathé », comédie, 1 affiche, 490 mètres.

Chasse à l'Antilope en Haute Gambie, « Pathé-color », plein air, 140 mètres.

La Marâtre, d'après le célèbre drame d'Honoré de Balzac.

L'action se passe sous la Restauration. Le comte de Grandchamp, ancien général de l'Empire, a quitté l'armée et s'est fait industriel. Il a pour héritière une fille qu'il adore, Pauline, alors âgée de dix ans.

Veuf, absorbé par ses travaux, ne pouvant assurer seul la tâche délicate de l'éducation de sa fille, il s'adresse à la directrice de la maison de la Légion d'honneur pour lui demander si parmi ses pensionnaires il ne se trouverait point une jeune fille qui consentirait à entrer chez lui en qualité d'institutrice.

Précisément à ce moment, Mlle Hortense de Meilhae, fiancée à un jeune ingénieur Ferdinand de Marcondal, vient d'éprouver une cruelle désillusion. Celui-ci, ruiné par des aigreurs, et ne pouvant associer Hortense au sort misérable qui l'attend, lui a rendu sa parole.

Mlle de Meilhae, pensant trouver dans la situation qui lui est offerte un dérivatif à son chagrin, accepte, et entre en fonctions chez le général.

Celui-ci ne tarde pas à être captivé par le charme de la jeune institutrice; bientôt sa sympathie fait place à un sentiment plus tendre, et un an ne s'était pas écoulé qu'Hortense de Meilhae était devenue la comtesse de Grandchamp.

Nouveau marié, les soins de sa fabrique l'obsédant, le général cherchait parmi ses connaissances quelqu'un qui put le seconder dans ses travaux, lorsqu'un de ses amis lui recommande à cet effet un jeune ingénieur, qui n'est autre que Ferdinand de Marcondal.

Celui-ci, ignorant le mariage de son ex-fiancée, arrive chez de Grandchamp et se trouve en présence d'Hortense de Meilhae. Terrible situation pour les deux amants chez qui l'amour n'est pas éteint.

Ferdinand hésite et, dans un rendez-vous secret que lui donne Hortense, entraîné par sa passion, il consent à rester.

Les années passent. Pauline est devenue jeune fille, son cœur a parlé, elle aime Ferdinand, qui s'éprend à son tour de la charmante enfant et, loyalement, lui fait l'aveu de son passé.

Mais Hortense a deviné en Pauline une rivale. A partir de cette heure, c'est la lutte entre ces deux femmes, lutte entre l'amour qui décline et l'amour qui naît.

Hortense a surpris les rendez-vous des deux amants, elle menace Pauline de tout révéler à son père. La jeune fille connaissant l'humeur irascible du général, tremble pour elle, et plus encore pour Ferdinand.

Sur ces entrefaites, Ferdinand de Marcondal est contraint à s'absenter pour les besoins de la fabrique. Craignant que

dans sa jalousie farouche, Hortense ne fasse à Pauline un mauvais parti, il confie à celle-ci comme une arme protectrice les lettres que lui écrivait Hortense, l'autorisant à les communiquer au général si elle se voyait en danger. Pour plus de sécurité, il avise Hortense de la menace qui pèse sur sa tête. Effrayée, Mme de Grandchamp n'a plus qu'un but: s'emparer des lettres que détient Pauline.

A cette fin, elle se procure un narcotique violent, qu'au cours d'une soirée intime elle fait absorber à la pauvre innocente. Le poison opère, Pauline tombe inanimée, un ami du général, le docteur Vernon, témoin de l'événement lui prodigue ses soins. Pauline revient à elle. Demain elle fuira ce toit inhospitalier où ses jours sont en danger.

Le docteur Vernon qui a assisté au drame, se livre à une enquête. Il découvre l'apothicaire qui a vendu le poison et porte plainte.

Pauline qui s'apprête à rejoindre Ferdinand est surprise par Hortense qui, sous la menace de tout révéler au général, la contraint à écrire à Ferdinand qu'elle renonce à son projet et va épouser M. de Rimonville, jeune hobereau qui convoitait sa main. Tandis qu'Hortense s'éloigne pour faire parvenir la missive, Pauline aperçoit sur la table le reste du poison qui faillit la faire périr.

Son parti est pris, elle mourra plutôt que de céder à son infâme belle-mère. Au cours de la soirée de contrat, elle avale la fameuse mixture. Ses invités en la voyant pâlir s'empressent autour d'elle; Hortense lui fait boire une tisane calmante; son geste a été vu par le docteur Vernon.

Au même instant, la justice arrive pour procéder à une enquête; le docteur Vernon accuse Hortense d'avoir empoisonné sa belle-fille; Hortense se défend. Tandis que Pauline agonise dans les bras de Ferdinand qui vient d'accourir, le Procureur l'interroge: Mme de Grandchamp lui a-t-elle fait prendre un breuvage? Oui, oui, fait la moribonde. Hortense se tord les bras de désespoir. Mais se reprenant soudain, et ne voulant pas pour satisfaire sa vengeance recourir à un mensonge, Pauline déclare, que résolue à mourir pour rester fidèle à son amant, c'est elle-même qui absorba le poison. Et devant l'assistance éplorée, Pauline s'éteint doucement dans les bras de Ferdinand.

Tenfaipas pêche à la ligne, dessins animés de Lortac, 140 mètres environ.

M. Lortac, le spirituel caricaturiste, nous donne avec Tenfaipas pêche à la ligne, une très amusante suite de dessins animés.

Il nous représente le rêve d'un pêcheur qui se voit, en songe, tel Jonas, dans le ventre d'une baleine. A l'intérieur, qui offre à peu près l'aspect d'une station de métro, Tenfaipas lit cette inscription: « Défense de fumer ». Il s'empresse de forcer la consigne, et la baleine saisie de haut le corps, rejette sa proie dans les profondeurs sous-marines.

Enfin, tout comme le Gilliat de Victor Hugo, Tenfaipas soutient un glorieux combat contre une hideuse pieuvre. Puis, sur le dos d'un phoque, il remonte à la surface et se trouve sur l'immense champ de glace des mers polaires.

Un iceberg, en se détachant, le sauve de la dent des ours. Le pilote d'un sphérique l'apercevant dans cette situation critique, jette l'ancre et le happe par le fond de sa culotte. Mais, étant donné le peu de force de résistance des fonds de culotte, en général, Tenfaipas retombe à terre, et s'éveille, la ligne à la main, en face de la grande Bleue.

GLORIANA ◊ CLAIRETTE ◊ ESTELLE

Le plus grand succès de l'année

CIVILISATION

GRAND FILM DE PROPAGANDE

Impression d'art et d'humanité patriotique que nul n'a le droit de laisser perdre



En location à la

S. A. M. FILMS

10, rue Saint-Lazare, Paris

Téléphone : Trudaine 53-75

RÉGION DU MIDI :

4, rue Grignan, MARSEILLE

RÉGION DU CENTRE :

81, rue de la République, LYON

ILS Y VIENNENT TOUS AU CINÉMA